

Enfin, dans le tout dernier livre de la Bible, livre poétique par excellence, je veux parler de *L'Apocalypse de Jean de Patmos*, dans ces commencements mythiques, alors que le mal sous la figure du Dragon s'installe sur la terre, la plus exposée est la Femme⁸ parce qu'elle est tout à la fois désirante et porteuse d'une vie désirante, celle de l'enfant. Elle est Femme et Mère. Le Dragon se tient devant la Femme qui va enfanter, prêt à dévorer cette vie naissante. Mais l'enfant est emporté auprès de Dieu, entendez du côté de la vie⁹, et Dieu soustrait la femme à l'emprise du Dragon et l'emmène au désert. Elle y vivra, un certain temps, de manne, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour tenir, jour après jour, à l'épreuve d'une confiance sans garantie, à laquelle la Bible donne le nom de foi. Que tente de nous dire le poète biblique sous les figures du Dragon, de la Femme et de l'Enfant ? Il nous dit que, dès les commencements mythiques, Mère et Enfant sont vulnérables car vivants et désirants, ils sont exposés au mal ; il nous dit aussi qu'il y a de l'Autre radical pour eux. Le poète nous dit que notre condition humaine, sous la figure de la Femme, nous expose, dès les commencements, au réel d'une Altérité radicale et au réel du mal. Et c'est le réel du mal qui fait de notre condition humaine une tragédie, alors que le réel d'une Altérité radicale lui donne ou lui redonne sa dignité, son possible.

Mais notre condition humaine n'est pas seulement biblique, loin s'en faut. L'Altérité radicale n'est pas sa seule question fondamentale car peut-il y avoir une vie humaine qui échapperait à la question de l'autre, le prochain, soit à la question de l'amour ?

Alors, pour parler de l'amour, c'est vers un autre poète que je me tourne. Je ferai appel au poète Rainer Maria Rilke :

« L'amour, écrit-il dans sa *Lettre à un jeune poète*, est difficile, l'amour qui lie un être humain à un autre est peut-être ce qui nous fut imposé de plus difficile, la tâche suprême, l'épreuve finale, le travail dont tout autre travail n'est que préparation. Mais un apprentissage est toujours une longue période close : ainsi l'amour, pour qui aime, demeure longtemps et jusque bien avant dans la vie, une solitude, un être seul plus intense et plus profond. Aimer ce n'est rien d'abord de ce qui s'appelle s'épanouir, s'abandonner et s'unir à un autre être. Mais c'est pour l'individu une noble invite à mûrir. »

Je pense que cette noble invite à mûrir relève plus du désir de devenir soi que de l'amour proprement dit. C'est le courage d'être soi, à l'épreuve de l'Altérité, qui prépare à l'amour. Mais l'amour en est le levier et aussi, pour certains, la foi, quand elle est comprise comme l'épreuve d'une confiance sans garantie. Et bien souvent c'est une femme et c'est un homme poète qui témoigne

“

Aimer ce n'est rien d'abord de ce qui s'appelle s'épanouir, s'abandonner et s'unir à un autre être. Mais c'est pour l'individu une noble invite à mûrir.

”

de ce courage existentiel des profondeurs, courage d'une vie qui se cherche entre énigme et mystère, entre altérité radicale et amour. Alors Rilke a raison, dans ces conditions, aimer devient la tâche de toute une vie, un long apprentissage.

Quoique vivant dans une société patriarcale, le poète biblique ne se fait pas le chantre de la puissance ni du virilisme mais de la vulnérabilité humaine qui, loin d'être faiblesse, ouvre à la possibilité d'un courage qui soutient le sérieux de cette aspiration de l'âme humaine à un infini, à un indicible et qui refuse de donner le dernier mot aux *a priori* rationnels. Et, sans glorifier la Femme comme un idéal, Jean de Patmos comprend la Femme comme métaphore d'une humanité enceinte de ce plus profondément humain qui nous constitue, conjuguant altérité et amour, lorsque corps et âme sont étroitement associés. Ce n'est pas l'espèce humaine qui peut répondre d'une telle grossesse, mais chacun en son nom, homme et femme, à la condition de prendre au sérieux la part poétique de son être, celle qui l'apparente à un enfant, à un primitif, à un être pré-logique. Descendre vers ce profondément humain n'est pas seulement un vertige mais c'est surtout une traversée qui défait le mépris de Dieu et le mépris de la femme pour nous ouvrir au courage d'un devenir soi qui blesse la raison.

Mais, ne vous découragez pas dans votre inquiétude, nous dit le peintre poète, la route marche et ne finit pas... •

Dominique Gauch est psychanalyste et théologienne, auteure de différents articles parus dans des revues de psychanalyse et de théologie ainsi que d'un article paru dans *Les Cahiers Benjamin Fondane*, 2015/18. Elle est aussi l'auteure d'un livre paru en 2017 aux éditions érès : « *Entre rêve et foi, où se tient le sujet du désir ? - Freud, Fondane, Job et le Dieu biblique* » (cf. rubrique Kiosque, page 59).

8. Apocalypse 12.

9. Jean de Patmos devait connaître ce verset biblique du *Livre du Deutéronome* : « Voilà je mets devant toi la vie et la mort. Choisis la vie ».

Les organes médiateurs de la naissance

Les médiateurs « évanouissants »

Deux organes médiateurs apparaissent au moment de la naissance qui ont un rôle essentiel sans lequel aucune vie humaine ne peut advenir, aucun être humain ne peut naître et grandir, aucune femme ne peut donner naissance et vie à son enfant donc devenir mère.

Ces deux organes ont des caractéristiques communes et des fonctions biologiques ou symboliques c'est-à-dire culturelles semblables, organes de nature ils s'en détachent pour jouer leur rôle de transmetteur de culture à l'être humain naissant. Et aussi à sa mère.

Ils intéressent à la fois la mère, l'enfant, le médecin, l'anthropologue et le psychanalyste, ils questionnent l'art et le cinéma (nous venons de le voir).

La sage-femme entretient avec eux un rapport particulier, médiatrice elle-même elle s'en approche de très près, elle les connaît et contribue à leur existence, à leur mise en forme.

Ces deux médiateurs sont le placenta et le sein maternel.

Les points communs de ces deux organes

- Tous deux organes de médiation, intermédiaires entre la mère et l'enfant.
- Appartiennent à la fois à la mère et à l'enfant, ou plutôt posent tous deux la question de leur appartenance : à quel corps appartiennent-ils ? à la mère, à l'enfant, à la médecine à la science, à personne ?
- Tous deux sont des organes corporels, anatomiques, visibles, descriptibles, palpables.
- Ont tous deux un rapport aux fluides corporels : le sang, le lait, fluides vitaux mais parfois mortels, porteurs de vie et aussi de mort (maladies contaminations, épidémies). Organes biologiques, producteurs de fluides et d'hormones.
- Organes de passage, de filtration, de production.
- Donc, tous deux potentiellement vénérés ou redoutés, car ils ont en commun ce rapport étroit et difficilement séparable à la vie et à la mort, au désir et au dégoût, à l'angoisse.
- Tous deux sont séparables du corps qui les porte, le corps de la femme et appelés à disparaître. Pas de la même façon cependant, et sous quelle forme ?
- Ils sont également voués à perdurer et à revenir, mais sous quelle forme ?

- Dans cette mesure ils peuvent aussi devenir des objets « utiles », perdre leur fonction biologique ou même symbolique de médiateurs et être recyclés dans le grand processus économique ou politique ou même culturel d'utilisation des corps.

C'est pourquoi, nous venons de le voir, ils peuvent devenir des objets aussi bien utilitaires que redoutables. Recyclés, ainsi ils deviennent incontrôlables, capables de s'infiltrer dans tous les orifices, tous les imaginaires et se venger (ce qui apparaît dans les œuvres artistiques et de science-fiction).

- Tous deux ont ainsi un rapport à la castration : pour la psychanalyse elle est la caractéristique de la perte d'un objet fondateur du désir humain, ou d'une parcelle du corps symboliquement investi. Perte du monde utérin pour le placenta, perte du premier objet nourricier lié à la mère, fondateur de l'attachement primaire, de l'éros et de l'amour, pour le sein.

Objets à jamais perdus, et dont le manque marquera la construction psychique de chacun d'entre nous.

Le placenta

• ORGANE MÉDIATEUR DE LA NAISSANCE

C'est une évidence.

« *Organe éphémère qui se développe dès la nidation du blastocyste dans l'utérus et qui est naturellement expulsé dans les 15 à 30 minutes qui suivent la naissance* », dit le dictionnaire *Wikipédia*.

Étrange organe qui rapproche la femme des autres espèces animales mammifères mais qui la sépare des hommes qui n'ont pas d'utérus mais qui ont eu cependant, de leur conception à leur naissance, un rapport singulier à leur placenta.

Étrange car de quel corps est-il l'organe ? Il se partage en deux parties vivantes qui communiquent mais qui ne doivent pas fusionner, l'une participe de l'organisme de la mère, l'autre du fœtus. Il filtre les échanges vitaux, le sang, l'oxygène et le gaz carbonique, les nutriments, les hormones les déchets du corps fœtal.

C'est une énigme pour la science médicale : le système immunologique de la femme reste silencieux et tolérant devant ce corps étranger, conçu dès la conception d'un autre en elle, traversé de cellules étrangères au sien.

C'est ainsi que la médiation vitale peut devenir mortelle aussi bien pour la mère que pour l'enfant.

• À QUI APPARTIENT LE PLACENTA ?

Impossible à dire : constitué par les cellules embryonnaires fœtales il s'en détache cependant pour s'insérer dans la paroi utérine de la femme et il est traversé par ses propres fluides, son sang, ses cellules.

Elle ne le connaît pas et pourtant il se développe dans son corps à partir d'elle aussi.

C'est un organe vital pour son enfant mais il peut aussi la faire mourir d'hémorragie, si la séparation devient rupture.

Et si la séparation ne se fait pas, par exemple en cas de rétention pathologique, le danger est tout aussi grand.

Organe du corps maternel, il est conçu avec l'enfant, il le nourrit et l'oxygène, il vit avec lui pendant toute sa vie utérine, c'est son premier compagnon, son double dans certains mythes, son jumeau.

Le double peut être un compagnon ou un ennemi : dans la littérature, le cinéma et dans les mythes. *L'inquiétante étrangeté* (Freud, 1919) est la sensation angoissante du déjà-vu, déjà-connu qui fut séparé ou a disparu et qui revient dans le présent sous forme menaçante comme une présence maléfique (par exemple : la vision d'un automate, son propre reflet dans le miroir que l'on ne reconnaît pas, une impression de présence sans qu'il y ait quelque'un de réel).

Le double et le jumeau sont toujours inquiétants, dans toutes les cultures et sont ainsi évoqués dans la littérature comme dans le cinéma (Hitchcock, Dostoïevski).

Dans certaines cultures, le placenta, jumeau ou double, est le lien avec la communauté des ancêtres et le monde des morts. En cela il est vénéré mais pour protéger son propriétaire et lui permettre de conserver ce lien bénéfique, il faut bien s'occuper de lui et de sa fonction symbolique lorsqu'a disparu sa fonction biologique et, selon les cas, l'enterrer dans des espaces géographiques bien définis ou le consommer en un repas totémique. Il peut être vénéré comme un organe de fécondité comme il peut être redouté comme un fantôme persécuteur.

Ces rituels n'ont pas disparu et même si, dans nos sociétés, ces pratiques sont refoulées, elles apparaissent cependant dans les demandes des familles qui veulent récupérer le placenta et même le consommer (cuit bien sûr).

• LE PLACENTA APPARTIENT-IL AU CORPS MÉDICAL ? OU À L'ÉCONOMIE ?

Est-il un objet « biopolitique » ? Doit-il être soumis au contrôle des corps ou des fragments de corps ou d'organes ?

Là encore, il apparaît sous son double aspect : vertueux et dangereux.

L'hôpital le récupère et, soit le conserve à des fins thérapeutiques ou pour la recherche où il est très précieux pour greffer des cellules-souches régénératrices et traiter certaines aplasies médullaires ou graves déficits immunitaires, soit le transmet à l'industrie cosmétique.

Le placenta après avoir quitté l'utérus et être séparé de l'enfant n'a pas de statut juridique clair. Il n'appartient ni à la mère ni à la famille, pas de statut patrimonial, il ne peut être donné sinon de manière anonyme et gratuite comme un autre organe ou un autre fluide (lait, sang).

En France, la conservation privée du placenta et du cordon à des fins thérapeutiques ultérieures n'est pas autorisée, pas plus que les banques privées de sang du cordon.

Par contre, il est juridiquement considéré comme un déchet opératoire potentiellement dangereux et il doit disparaître.

Mais là se pose la question éthique : recyclé dans l'industrie pharmaceutique, don sans consentement réel qui pourrait valoriser ce placenta, déchet méprisé, objet tabou ? Ne risque-t-il pas, en échappant à toute information, à tout consentement ou presque, de revenir hanter les vivants qui ont produit ce déni symbolique ?

Tant de mythes et de rites de récits circulent autour du placenta, toujours en rapport avec cette double représentation, corruptible, représentant la mort, traité comme un cadavre ou un revenant, double dangereux ou bien protecteur de l'enfant.

J'en garderai un — qui est plutôt une fable — qui nous plonge dans un monde de science-fiction, celle inventé par Jacques Lacan. Elle s'appelle l'*hommelette* :

Lacan imagine le placenta et ses annexes sous la forme d'une lamelle qu'il appelle l'*hommelette*. C'est en effet un organe inquiétant qui ne disparaît jamais, quelque chose d'extra-plat qui se déplace comme l'amibe et qui, comme lui, est immortel et survit à toute division. « Et ça court, supposez que ça vienne vous envelopper le visage pendant que vous dormez tranquillement. Cette lamelle, cet organe qui a pour caractéristique de ne pas exister, n'en est pas moins un organe. Le sein, le placenta représentent bien cette part de lui-même que l'individu perd à sa naissance et qui peut servir à symboliser le plus profond objet perdu. Cette lamelle est donc l'évocation de l'objet du désir, l'objet qui comblait autrefois et dont la perte, le manque est à l'origine du désir » (Séminaire XI : Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse).

La séparation et la perte du placenta sont à l'origine, comme celle du sein, d'un interdit majeur fondateur de la culture : l'interdit de l'inceste, de la fusion avec le corps maternel. Il n'y a pas de retour possible, c'est pourquoi toute culture humaine et la psychanalyse évoquent la délivrance et la section du cordon comme acte fondateur de la vie dans le monde. Une fois séparé, le nouveau-né ne connaîtra plus jamais la quiétude du monde utérin, il vivra dans le monde de l'air, de la lumière, de la faim et de la soif, du rythme de la respiration autonome, la sienne, du jour et de la nuit, des caresses de l'amour et de l'absence et de la perte. C'est pourquoi la sage-femme qui procède à ces gestes séparateurs a un rôle si essentiel dans la culture.

Le sein

• À QUI APPARTIENT LE SEIN, À QUEL CORPS ?

Objet médiateur de la naissance, il prend le relais du placenta

Entre la mère et l'enfant. À qui appartient-il ?

À la femme, c'est une partie de son corps dont elle prend conscience dès la puberté, partie érotique esthétique, extrêmement investie culturellement, qu'elle ressent, dont elle doit prendre soin, qu'elle peut montrer ou cacher selon les circonstances, les heures et la culture.

Le sein féminin est représenté érotisé, désiré, vénéré ou détesté.

Mais là, lorsqu'elle devient mère, il ne lui appartient plus vraiment, il devient sein maternel.

Appartient-il au nouveau né ? C'est ce qu'il imagine ou plutôt qu'il hallucine car à ce stade il ne peut encore imaginer.

Au début il n'appartient donc à personne, ou aux deux protagonistes. L'homme se sent exclu s'il ne s'identifie pas au bébé, ce sein érotique qu'il croyait posséder lui échappe.

Le bébé qui vient de naître ne se perçoit pas séparé de sa mère et il ne perçoit pas non plus son corps. Le sein vient combler la faim et il est son propre objet, il fait partie de lui c'est pourquoi, lorsque le sein s'éloigne, le nourrisson est souvent en rage, désespéré, en proie à la première angoisse. Il l'appelle avec le premier cri, ou plutôt le deuxième cri, lorsqu'il se rend compte que ses cris font venir cet objet qui n'est pas encore sa mère.

Le sein est donc fusionné et séparé aussi bien pour la mère que pour l'enfant car lorsqu'elle le donne à son bébé, elle a une certaine conscience qu'il ne lui appartient plus.

Le sein se sépare du corps de la mère lorsque l'enfant s'en empare et pourtant, c'est de son corps à elle qu'est produit le lait. Mais le lait ne vient que lorsque l'enfant tète.

Ceci peut être — et nous le constatons souvent — une grande source d'angoisse pour la jeune mère et bien des difficultés d'allaitement en sont l'expression.

Se mêle à cette angoisse, aussi bien la crainte du tarissement d'un processus qu'elle ne contrôle pas, qui lui échappe, ou la peur de l'excès et, bien sûr, la peur de la morsure et du vampire (bébé diabolique, bébé vampire).

Le sein a deux faces comme le placenta, une face liée au corps de la femme qui en est le prolongement, et une face apparente, visible, palpable, avec le mamelon qui entre dans la bouche du bébé.

Objet symbolique et culturel, ses représentations traversent les temps.

C'est donc un objet très investi et détachable du corps féminin sinon anatomiquement (comme le placenta) du moins symboliquement.

• LE SEIN ET LE LAIT MATERNEL COMME OBJETS UTILES ÉCONOMIQUES OU POLITIQUES

Le sein comme objet politique a commencé au XVIII^e siècle avec Jean Jacques Rousseau.

Lorsque Jean-Jacques Rousseau, à la fin du XVIII^e siècle, recommandait aux jeunes mères d'allaiter elles-mêmes leur nourrisson pour laisser ainsi la nature se réveiller dans tous les cœurs, en particulier l'amour maternel et l'attachement familial, son argument est politique, et rejoint celui du Contrat Social : l'homme est naturellement bon, la société le corrompt.

La mère a un rôle social à jouer aussi important que le père si ce n'est davantage, celui de transmettre à ses enfants l'ordre moral naturel, celui de la famille, celui de l'amour et, par conséquent, le bonheur individuel, familial et social.

Les injonctions faites aux femmes sur la question de l'allaitement se radicalisent¹ tout au long du XIX^e et du XX^e siècle. Elles se transforment en fonction des besoins économiques, des guerres et des crises démographiques, évoluant avec les découvertes scientifiques et médicales, les progrès de l'hygiène avec la révolution pasteurienne et, bien sûr, à la lumière des idéologies, qu'elles fussent religieuses, nationalistes, totalitaires ou libérales.

Après la dernière guerre, en France, les pouvoirs publics, par l'intermédiaire des services médicaux et sociaux, des centres de prévention maternelle et infantile (PMI) et par la formation donnée au personnel de santé chargé de veiller sur les mères et leurs enfants, ont eu une politique de prévention fondée sur l'abandon de l'allaitement maternel au profit de l'allaitement dit artificiel, c'est-à-dire au biberon. Plus hygiénique, facilement stérilisable, le biberon correspondait au désir du pouvoir médical de contrôler non seulement la santé mais les habitudes de vie, les rythmes, les rations, les corps de sa population.

Au début du XXI^e siècle, la peur change de camp, l'ennemi est partout, l'information se diffuse en réseau sur la toile et le souci général, s'appliquant à l'alimentation, devient celui de l'empoisonnement. L'alimentation industrielle produite par les multinationales de l'agro-alimentaire et de l'industrie pharmaceutique est perçue comme dangereuse. Les pollutions chimiques et la contamination des produits alimentaires, le mensonge des politiques, de leurs agences et de leurs experts, trop souvent affiliés aux intérêts industriels, ont rendu la population très méfiante. Les crises, celle de « la vache folle » et celle du sang contaminé par le virus du sida (VIH) à la fin du XX^e siècle, ont entretenu les phobies d'empoisonnement alimentaire. En outre, le développement irrésistible de l'obésité et des maladies qu'elle engendre est devenu un problème de santé mondial, sans oublier l'augmentation des allergies, la plupart ali-

1. Cf. Cesbron Paul, Knibielher Yvonne, *La naissance en Occident*, Paris, Albin Michel, « La cause des bébés », 2004.